

UNE FAMILLE DE FABRICANTS MULHOUSIENS AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE JEAN KOECHLIN ET SES FILS

par André Brandt

Annales économie des sociétés et des civilisations (1951)

L'industrie de Mulhouse a déjà fait l'objet de nombreuses études. Historiens, économistes ou sociologues l'ont citée en exemple. La plupart d'entre eux ont insisté sur le rôle prépondérant du facteur humain dans sa création et son développement. Cependant, les documents originaux montrant les animateurs de cette industrie sous l'angle humain sont rares.

L'exploitation systématique d'archives familiales pourra, en une certaine mesure, combler cette lacune. Une correspondance inédite datant des premières années du XIX^e siècle nous permet précisément de pénétrer dans l'intimité d'une famille qui a joué un rôle considérable dans la révolution industrielle du dernier siècle.

Si elle confirme en partie ce que des biographes, transcripteurs de la tradition orale, nous avaient déjà révélé, elle nous donne en tous cas, une vision dépouillée de tout artifice des hommes et du milieu dont elle émane.

*

* *

Si par sa naissance, sa jeunesse, sa formation, par toutes ses attaches familiales, Jean Koechlin appartient au Vieux Mulhouse, petite république alliée des cantons suisses, par la suite de sa carrière il est un pionnier de l'ordre industriel nouveau. Il naît en 1746, l'année même où son père Samuel Koechlin¹ avait créé à Mulhouse la première manufacture d'indiennes, industrie qui est à l'origine de la fortune industrielle de la ville. Par sa mère, il était le petit-fils du docteur Jean Hofer, bourgmestre de Mulhouse de 1748 à 1781; par son mariage (1769) avec Cléopée — dite plus tard Climène — Dollfus, il était devenu le gendre de Jean Dollfus² qui fut à son tour bourgmestre de 1781 à 1798.

Dans une cité où les fonctions publiques étaient, en fait, exercées par un patriciat restreint qui pourvoyait aux vacances par cooptation, des relations familiales aussi étroites avec les premiers magistrats de l'État avaient leur importance. Tour à tour échevin, « Dreyer », puis « Sechser » de la tribu des Vignerons³, Jean Koechlin siégeait de ce fait au Grand-Conseil, mais ses ambitions paraissent avoir été ailleurs que dans la recherche des postes honorifiques du gouvernement de l'ancienne République. Après la mort de son père, survenue en 1776 déjà, il dirige avec ses frères la manufacture d'impression, puis s'en retire en 1781 pour se

¹ Samuel Koechlin (1719-1776) avait épousé en 1745 Elisabeth Hofer dont il eut dix-sept enfants; onze d'entre eux firent souche et cinq moururent en bas âge.

² Jean Dollfus (1729-1800) avait abandonné, en 1754, sa profession de pharmacien pour fonder une fabrique de toiles peintes, le deuxième établissement du genre à Mulhouse. C'est le frère de Jean-Henry Dollfus, l'associé de Samuel Koechlin.

³ L'ancienne organisation politique de la République de Mulhouse reposait sur le corps de la Bourgeoisie, réparti en six tribus, administrées par deux chefs de tribu (« Zunftmeister ») siégeant au Petit-Conseil, et par quatre, cinq ou six « Sechser » et trois « Dreyer », siégeant au Grand-Conseil de la petite République.

consacrer, avec son beau-frère, Nicolas Thierry⁴, à la création d'une école de commerce qui attira à Mulhouse, pendant quelques années, des jeunes gens de familles aisées de Suisse et d'Allemagne. Malgré son réel intérêt, cette entreprise ne put subsister : elle ferma ses portes en 1788⁵. Dès l'année précédente, Jean Koechlin, obéissant à sa vocation première, était entré dans la Manufacture de Wesserling pour y diriger, comme coloriste, la fabrication des étoffes imprimées⁶.

Au XVIII^e siècle déjà, des Mulhousiens s'étaient intéressés à des entreprises industrielles en dehors de leur ville. Reber à Sainte-Marie-aux-Mines, Schmaltzer à Munster, Risler et Pierre Dollfus à Wesserling avaient été les précurseurs de ce mouvement d'expansion qui se poursuit au siècle suivant.

Des documents de l'époque du Directoire nous montrent Daniel Dollfus-Mieg, le propre beau-frère de Jean Koechlin, installé à Paris, en relations actives avec la plupart des grands centres commerciaux d'Europe : Amsterdam, Hambourg, Bâle, Bordeaux, Lyon, Marseille, Gênes, etc. Cette expansion s'était faite non seulement sur le plan financier, mais également sur celui de la technique. En l'an IV, Jean Koechlin est en relations épistolaires avec le « Citoyen Vauquelin », auquel il confiera par la suite la formation scientifique de l'un de ses fils. D'autres de ses fils partiront à l'étranger pour y faire, soit un apprentissage, soit même une carrière qui les y retiendra définitivement⁷.

Jean Koechlin quitte donc Wesserling vers 1798 pour aller diriger la manufacture d'impression nouvellement créée dans les bâtiments de l'ancienne Chartreuse de Bosserville, près de Nancy. Il revient à Mulhouse, s'associe avec son fils Nicolas, créateur en 1802 d'un établissement qui prit rapidement un essor considérable. Jean Koechlin devait mourir à Mulhouse en 1836, âgé de près de 90 ans. Le fait d'avoir eu vingt enfants et d'en avoir élevé seize - douze garçons et quatre filles - n'est certainement pas le moindre mérite de ce vénérable patriarche⁸.

⁴ Nicolas Thierry (1758-1817), licencié en droit, avait pris une part active aux pourparlers qui aboutirent à la réunion de Mulhouse à la France. Il avait épousé Gertrude Koechlin, une sœur de Jean.

⁵ Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse, t. XIV (1875), p. 337 (« Rapport sur la création à Mulhouse, à la fin du XVIII^e siècle, d'une école de commerce », présenté à la Société Industrielle par M. Alfred Engel).

⁶ La Manufacture de Wesserling, créée en 1760 dans le château des Princes-Abbés de Murbach, seigneurs de la vallée de Saint-Amarin, fut érigée en « Manufacture Royale » par lettres patentes de Louis XVI en 1783.

⁷ Archives du Musée des familles Dollfus, Mieg et Koechlin au Musée Historique de Mulhouse.

⁸ Enfants de Jean Koechlin et de Climène Dollfus :

1. Anne-Catherine (1772-1835), épouse J.-H. Bourcart, Fabricant d'indiennes à Wesserling (Haut-Rhin)
2. Jean (1773-1861), Artiste-peintre et Dessinateur
3. Samuel (1774-1850), Coloriste à Neunkirchen (Autriche), puis Blanchisseur à Pont-d'Aspach (Haut-Rhin)
4. Jacques (1776-1834), Maire de Mulhouse et Député du Haut-Rhin sous la Restauration
5. Rodolphe (1778-1855), Dessinateur, Fabricant d'indiennes à Mulhouse
6. Marie-Madeleine (1779-1857), épouse J.-F. Grosjean, Dessinateur et Fabricant d'indiennes
7. Nicolas (1781-1852), Manufacturier, Député du Haut-Rhin, Créateur des Chemins de fer d'Alsace
8. Pierre (1782-1841), Manufacturier à Lörrach (Bade)
9. Mathieu (1784-1834), Fabricant d'indiennes à Copenhague, puis Filateur de coton à Masevaux (Haut-Rhin)
10. Daniel (1785-1871), Chimiste et Manufacturier
11. Ferdinand (1786-1854), Négociant
12. Ursule (1787-1851), épouse Jean Vetter de Mulhouse, Manufacturier à Ettlingen (Bade)
13. Charles (1789-1831), Coloriste, Fabricant d'indiennes à Jung-Bunzlau (Mlada-Boleslav) en Bohême
14. Climène (1791-1873), épouse H. Favre, Fabricant d'indiennes
15. Edouard (1793-1841), Manufacturier à Mulhouse
16. Benjamin (1797-1815).

A l'exception de Samuel (n° 3), Rodolphe (n° 5), Charles (n° 13), et Benjamin (n° 16, décédé à 18 ans), les fils de Jean Koechlin ont été associés de la maison Nicolas Koechlin et frères. Il en est de même de ses gendres Grosjean (n° 6) et Favre

Jean Koechlin ne semble pas avoir été un homme d'affaires. Lui-même s'intitule « artiste », entendons par là, « homme de l'art » tenant à la fois du dessinateur et du chimiste, qu'on appelait alors « coloriste ». C'est en qualité « d'artiste et de fabricant d'indiennes » qu'il souscrit, à Wesserling, le 20 frimaire an II, une déclaration de soumission aux lois de la République Française. C'est encore en qualité d'« artiste » qu'il envisage sa participation à l'exposition de Paris en 1806. Lorsqu'il écrit à son fils Daniel qui étudie la chimie à Paris, il lui décerne le même qualificatif. Entomologiste, il occupera les loisirs de sa vieillesse à composer pour les siens des tableaux en ailes de papillons ! Faut-il voir dans ce délassément une dernière manifestation d'un goût de la couleur qui l'avait suivi tout au long de sa carrière ?

*
* *

Quant à Bosserville, de nos jours un hameau d'Art-sur-Meurthe aux environs de Nancy, en l'an VI, une « Société formée des principaux négociants de Nancy » y acheta les bâtiments de la Chartreuse fondée en 1666 et fermée par la Révolution. Les nouveaux propriétaires y installèrent une fabrique de toiles peintes, et pour la diriger « attirèrent de la Suisse un artiste très habile »⁹.

C'était Jean Koechlin qui, « devenu citoyen français par la réunion de Mulhouse à la France » nous dit son biographe¹⁰, « alla former avec MM. Marin et Keller une nouvelle fabrique de toiles peintes à Bosserville ». Un document des archives de Meurthe-et-Moselle cite comme propriétaires de cette manufacture « Marin, Croizier fils, Febvrel, Keller et Koechlin »¹¹. L'entreprise avait débuté avec soixante tables en activité. Elle occupait 80 ouvriers, plus 80 filles ou femmes, et 60 enfants. Les salaires journaliers variaient de 60 centimes à 3,50 fr. suivant l'âge et le travail. Les toiles blanches venaient de l'Inde, de la Suisse et du Midi de la France. Les impressions de la manufacture étaient d'un fort bon teint. Les propriétaires se plaignaient toutefois de la facilité avec laquelle la négligence des douaniers laissait entrer en fraude, par les départements du Rhin, une quantité considérable de toiles imprimées en Angleterre. La concurrence de ces marchandises n'a pas permis à la manufacture de Bosserville d'exporter ses produits à l'étranger. Cette fabrique, objet d'espérances flatteuses à ses débuts, ne put rivaliser avec ses concurrents de France et de Suisse, et dut fermer ses portes au bout de quelques années.

Quelques lettres adressées en 1802 à Daniel, l'un des fils de Jean Koechlin, par sa mère ou par ses frères, donnent un aperçu et de la vie industrielle et de la vie familiale qui paraissent, d'ailleurs, avoir été intimement liées. Le chef de famille veille à la fabrication, secondé dans sa tâche par ceux de ses fils dont il dirige les débuts; son épouse, en plus des soucis d'un lourd ménage, s'occupe des commis qui prennent pension à la maison familiale. Mais la grosse préoccupation des parents, c'est l'avenir de leurs enfants. Si favorable que puisse être la

(n° 14). Pour les détails, consulter l'*Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse au XIX^e siècle* (1902) et les *Tableaux généalogiques de la famille Koechlin* (1914). Il nous a paru intéressant de faire ressortir la vocation spécifiquement industrielle de cette famille.

⁹ Cf. MARQUIS, *Mémoire statistique, Dépt. de la Meurthe*, an XIII (1804-1805), p. 208, Toiles peintes. Cf. Maurice LACOSTE, *La Crise de 1805 et ses conséquences dans le département de la Meurthe* (Thèse soutenue en Sorbonne le 5 mai 1951).

¹⁰ *Notice sur Jean Koechlin père*, lue à la Société Industrielle de Mulhouse (24 février 1836) par Ed. Verry (inédite).

¹¹ Arch. Dépt. de Meurthe-et-Moselle, L. 139 ter f° 47, v° (25 nivôse an VIII : 15-1-1800).

situation matérielle d'une famille, l'éducation, l'orientation et l'établissement honorable de seize enfants ne sont pas chose facile. Il se crée cependant une sorte d'entraide familiale entre les parents et les aînés des enfants qui, déjà établis, s'occupent de l'un ou de l'autre de leurs cadets.

Jean et Samuel, les deux aînés, sont tous deux mariés et fixés à Paris lorsqu'en 1801, Daniel, leur cadet de douze ans, vient à son tour dans la capitale pour y suivre les cours de chimie de Fourcroy et de Vauquelin, tout en faisant un apprentissage chez un maroquinier. Son frère Mathieu lui écrit, de Bosserville, le 15 thermidor an X (3 août 1802) :

Tu attends sûrement depuis longtemps une réponse de ma part et tu aurais même le droit de me faire des reproches sur ma négligence. Il est vrai que j'ai beaucoup à faire, ayant nos voyageurs en route, qui nous donnent bien de l'ouvrage. Je remettais d'un jour à l'autre pour t'écrire et te remercier des peaux que tu nous as envoyé. Nous n'avons pas encore fait faire nos pantalons, n'en ayant pas encore besoin en ce moment. Reviendras-tu bientôt ici ? J'en serais bien content, car tu pourrais me soulager en copiant toutes les lettres et bien des petites choses que tu pourrais faire, quand même tu seras obligé d'apprendre la fabrication avec père....

Daniel a dix-sept ans. Ses parents ne se trouvent pas dans une situation de fortune leur permettant de prolonger outre-mesure son séjour à Paris. Bientôt, il devra seconder Mathieu, en relayant Pierre qui, à vingt et un ans, doit pouvoir voler de ses propres ailes. Le 12 prairial an X, sa mère écrit à Daniel:

... Tu ne t'arrêteras pas plus longtemps à Paris qu'il ne faut pour attendre la fin de tes cours, car je vois partout que tu gênes bien tes frères, ce qui me peine bien. Si j'avais prévu tout ceci, tu n'y serois pas. Ils sont tous les deux trop bons et ne veulent pas te le dire....

Le séjour de Daniel à Paris devait cependant se prolonger encore pendant près de quatre mois. Le 24 thermidor (12 août 1802), sa mère lui écrit :

... Tout ceci n'empêche pas que tu puisse venir nous rejoindre dès que tes cours seront à leur fin, car si papa reste ici...

[Le début de la lettre expose assez longuement les vexations et les intrigues dont Jean Koechlin était l'objet de la part de certains de ses collaborateurs, ce qui lui faisait envisager l'éventualité de ne pas renouveler son contrat qui allait expirer.]

... tu seras toujours occupé au bureau, comme Mathieu, et apprendras la fabrication en même temps. Si Pierre part, papa sera obligé de taire les couleurs, et tu lui aideras. S'il ne part pas, tu travailleras avec lui. Si papa quitte, tu nous suivras, ou nous te chercherons une place, ainsi viens dès que tu pourras. Pour Mathieu, notre intention étoit toujours de le mettre dehors cet automne ou au printemps, car son apprentissage finit et il est temps d'aller autre part pour gagner au moins à s'habiller. Si Sam ou Jean lui sa voit une bonne place dans un bureau, où l'on fait de grandes affaires, qu'il puisse apprendre davantage, il nous obligerait beaucoup en lui trouvant une place. C'est un bon garçon, assidu, actif et sans vice...

... Tu fais bien de retourner à Jouy et d'y tout voir. Si je puis y parvenir, je ferais que papa t'envoyé une lettre de recommandation à Mr. Obercampf qu'il conoit bien. Si tu y vas, parle de Pierre, et dis que tu as un frère, grand et fort, qui a appris la fabrication chez papa, et à dessiner, qui entend tout bien, que ce frère voudroit sortir pour te faire place, que si Mr. Oberquampf avoit besoin de quelqu'un, qu'il lui rendroit de bons services, que c'est lui qui soigne la fabrication ici, que come papa a beaucoup de fils, celui-ci, qui a vingt et un ans, voudroit gagner un peu pour lui et n'être plus à la charge du père toujours, cela ne peut faire de mal. S'il peut s'en servir, Pierre et nous n'en serons pas embarrassé s'il étoit obligé de quitter, si ce n'est pas dans le moment, ce

sera pour quand tu seras assez fort pour le remplacer. Fais moi ce plaisir, parle lui en. Voilà une longue lettre mon cher ami, tu la feras voir à tes frères, ce sera come si j'avois écrit aux trois.

Le retour de Daniel approche cependant. Le 25 fructidor an X (12 septembre 1802), sa mère lui écrit, à cinq heures du matin (on est matinal à Bosserville !) :

Mon cher ami, hier soir j'ai reçu ta lettre du 21. Je me hâte de répondre, car il faut que la lettre parte à 6 heures... Tu peux, conformément à ta demande, passer encore les 5 jours complémentaires [18-22 septembre] à Paris, puisque tu dois y voir des choses intéressantes que tu ne reverras pas de sitôt. Mais après, tu viendras aussitôt que tu pourras, par une bone diligence où tu ne risques rien.

La même correspondance nous renseigne sur les autres enfants de Jean Koechlin à la même époque. Nicolas est établi à son compte et fait bien ses affaires. Il revient de la foire de Beaucaire (24 thermidor an X). Malheureusement, il vient d'être frappé cruellement par la mort de sa jeune femme, Ursule Dollfus (janvier 1802) et ne peut s'en consoler.

Jacques et Rodolphe sont à Mulhouse, dans la fabrique Risler. Jacques vient d'épouser sa cousine Catherine, fille de son oncle Josué Koechlin¹². Sa mère annonce cette nouvelle à Daniel le 12 prairial (1^{er} juin 1802) :

... Jacques s'est marié vendredy matin à Mulh. et est parti de suite après la cérémonie, sans avoir de fêtes de nocés. Ils resteront 15 jours à 3 semaines chez nous, et la Tante y restera plus longtemps y comptant prendre les bains et les eaux de Selz.

A Mulhouse, Jacques a la charge de son jeune frère Charles qui prend des leçons chez Witz¹³. Ursule est également en pension à Mulhouse. C'est à son sujet que sa mère écrit : « On me l'assure bien brave et chantille »¹⁴.

Il ne reste que peu de monde à Bosserville : les parents et quatre de leurs enfants, Pierre et Mathieu dont il a déjà été question, Clefe¹⁵ et Edouard qui ne sont encore que des bambins de onze et neuf ans. Même le petit Benjamin, qui n'a que cinq ans, a été emmené à Mulhouse par la tante Vetter¹⁶ qui était venue passer deux mois à Bosserville.

¹² Josué Koechlin (1756-1830), frère de Jean, maire de Mulhouse de 1811 à 1814.

¹³ Pierre Witz (1767-1840), Diacre et instituteur à Mulhouse, ensuite pasteur à Bienne, puis à Colmar. Il avait épousé, en 1809, Louise-Charité Oberiin, fille du pasteur du Ban-de-la-Roche.

¹⁴ L'orthographe souvent incorrecte des lettres citées donne une idée de l'accent très marqué que devait avoir leurs auteurs, prononçant à l'alsacienne. Le 12 prairial an X, M^{me} Jean Koechlin écrit : « ... Ton père trouve que comme le trap est bien plus cher à Paris qu'ici... ». Dans une lettre de Mathieu à Daniel, en 1804, on lit : « ... Comment tiable ont-ils fait... ? ». Daniel lui-même, dans une note concernant un dessin pour l'impression, parle d'un dessin à feuille de « fouchère ». Jusqu'en 1798, la langue française était encore peu pratiquée à Mulhouse. Sa connaissance s'était développée au cours du XVIII^e siècle par la pratique des échanges avec Montbéliard, Neuchâtel et le pays de Vaud, où les enfants des familles aisées de la ville étaient envoyés en pension. Le développement des affaires commerciales, puis la réunion de Mulhouse à la France contribuèrent largement à répandre l'usage du français non seulement dans les relations officielles, mais aussi dans l'intimité des familles. Mais en dépit des fautes d'orthographe, le style de ces lettres témoigne d'un usage courant du français à une époque où bien des familles de la bourgeoisie de Mulhouse ne le pratiquaient guère.

¹⁵ Clefe, diminutif de Cléopée, prénom en usage à Mulhouse aux XVII^e et XVIII^e siècles et qui fut traduit par Climène lorsque la réunion de Mulhouse à la France introduisit l'usage du français dans les actes officiels.

¹⁶ Dorothee Dollfus (1767-1838), épouse de Jean Vetter, de Mulhouse, soeur de M^{me} Jean Koechlin.

Les visites de parents de Mulhouse venant prendre les « eaux de Selz » et les « jus d'herbe » sont une diversion. Un cousin, le pasteur Vogel¹⁷, attend à Bosserville l'autorisation d'installer le culte protestant à Nancy, comme nous l'apprend une autre lettre (24 thermidor an X) :

... M. Vogel, ministre, notre cousin, qui attend chez nous jusqu'à ce que l'on nous permette d'avoir le culte à Nancy. La préfecture y travaille beaucoup, mais l'Évêque et les prêtres sont contre, de sorte que nous éprouvons un retard que je crains toujours pouvoir nous devenir nuisible.... Je n'en parle à personne, cependant nous observons un refroidissement de la part des bigots. Si M. Vogel s'établit ici, il veut avoir des pensionnaires; alors, je lui donnerais Edouard qui a besoin d'un maître¹⁸.

Mais Bosserville n'est qu'une escale. Le port d'attache, c'est Mulhouse. A Mulhouse se trouvent la famille et les traditions ancestrales. C'est à Mulhouse que Climène Koechlin songe à aller, prendre quelque repos lorsque les circonstances le lui permettront. C'est à Mulhouse enfin que la plupart des fils et, après eux, les petit-fils reviendront après des pérégrinations plus ou moins longues à travers l'Europe.

*
* *

Comme Jean Koechlin l'avait prévu, son séjour à Bosserville ne se prolongea pas au delà de l'an X, époque à laquelle il revint à Mulhouse pour s'associer avec son fils Nicolas. Daniel, à son retour de Paris, a suivi ses parents, comme convenu, et travaille maintenant avec son père. Mais en 1806, il est de nouveau à Paris pour y compléter ses connaissances chimiques.

A cette époque, un événement important vient donner à l'industrie familiale une orientation nouvelle. Le décret du 22 février 1806 prohibe l'importation des toiles de coton blanches. Nicolas Koechlin, à vingt-cinq ans, est un chef d'industrie plein d'allant. S'il voit de suite le parti que l'on peut tirer de la situation nouvelle, son esprit d'initiative s'allie à la plus saine prudence. Le 4 mars, il met son frère Daniel au courant de ses projets en lui écrivant:

Depuis ma dernière, mon cher Daniel, le sort de nos établissements a eu un grand échec. Je prévois que la fabrication des toiles peintes languira pendant nombre d'années, jusqu'à ce que la prohibition des toiles blanches éprouve un changement ou que les tisseurs puissent alimenter la consommation qui n'est pas petite et ne pourra se faire de si tôt. D'après cela, il devient plus essentiel que jamais de faire valoir son industrie et ce n'est que par une confection particulière qui surpasse celle de nos confrères, et par des économies bien employées qui nous permettent de faire des prix avantageux que nous pourrons espérer la préférence des ordres de nos amis. S'il se disposent 50 000 pièces à partager dans 10 fabriques, la part d'un chacun seroit de 5 000 pièces que nous aurons peut-être aussi si nous ne faisons pas mieux que les autres, tandis que nous en aurons peut-être 10 à 15 000 pièces, si nous brillons par la perfection, ce qui est votre affaire. Attachez-vous y plus que jamais. Nous, de notre côté, ne négligerons rien pour que vos intérêts que vous avez dans la maison vous rapportent autant que les circonstances le permettent. Nous tâcherons même de les forcer s'il est possible et, pour contrebalancer en partie les affaires que nous ferons de moins dans la fabrication, nous venons de prendre la résolution de faire le

¹⁷ Jean Vogel (1775-1824), consacré pasteur en 1797; à partir de 1804, précepteur à Bordeaux.

¹⁸ En 1802, les protestants de Nancy (ils étaient 520), la plupart originaires d'Alsace et de Suisse, adressèrent une requête au préfet de la Meurthe, Marquis, pour obtenir l'autorisation de fonder un oratoire. La supplique fut renvoyée à la municipalité qui se montra défavorable. Cependant, le premier Consul autorisa la création envisagée par un décret du 12 germinal an XII (2 avril 1804). Le premier pasteur de la nouvelle paroisse fut Jean-Guillaume Chambovey, de Genève. (Cf. CHU. PFISTER, *Histoire de Nancy*, t. II, p. 147 et suiv. : l'histoire de la paroisse protestante de Nancy). La candidature Vogel resta par conséquent sans suite. Entre temps, les Koechlin avaient quitté Bosserville.

commerce de coton et de monter même peu à peu un tissage, avec toute l'économie pour pouvoir l'abandonner sans être battu, en cas que les affaires politiques exigent un arrêté qui mettrait fin à ce commerce et ruinerait tous ceux qui s'y seraient trop livrés, ainsi que cela est déjà arrivé il y a une quinzaine d'années. Je te donne avec plaisir ces détails pour que tu ai parfaite connaissance du train des affaires, te recommandant seulement la discrétion de tout ce qui les regarde, vers tes amis. Si sans préjudice à tes études de chimie, tu peux te procurer quelque connaissance dans le tissage des toiles et tout ce qui y a rapport, tu pourras peut-être en tirer bon parti par la suite. Il te doit être facile de trouver l'entrée dans l'un ou l'autre de ces établissements à Paris ou environs, en tous cas je t'en écrirai par la suite et, s'il est possible, te recommanderai à l'un ou l'autre d'eux....

Nicolas est l'homme d'affaires, qui a la charge de la partie financière et commerciale de l'entreprise. Mais il est trop avisé pour ne pas se rendre compte que ce n'est pas dans la spéculation hasardeuse, mais dans la recherche de la qualité que réside le succès durable des entreprises. Il se repose entièrement sur son père, ses frères et beaux-frères, aussi ses associés, du soin de la partie technique. Celle-ci est alors en plein essor et Daniel, bien que très jeune encore, fait preuve de capacités remarquables comme chimiste.

La carrière de Nicolas Koechlin déborde largement le cadre de la vie locale. Il occupera par la suite, dans les départements du Rhin, une place de tout premier ordre comme chef d'industrie, comme homme politique, et surtout comme créateur des premières lignes de chemin de fer. Daniel, au contraire, homme de science, fut un chimiste éminent, qui contribua pour une large part au développement de la renommée mondiale de l'impression de Mulhouse.

Mathieu, que nous avons entrevu à la tâche avec son père à Bosserville, est parti au loin pour acquérir une plus grande expérience des affaires. Dès 1804, il est à Copenhague dans la maison Friedrich Tutein et Cie, des négociants allemands installés au Danemark. Par la suite, il s'installa pour son propre compte, mais la situation créée au Danemark par le Blocus Continental ne favorisa pas ses affaires. En 1807, l'Angleterre somme le Roi de Danemark Christian VII de lui livrer sa flotte et, sur le refus opposé, bombarde Copenhague. Les affaires commerciales en sont paralysées pour longtemps. Mathieu Koechlin (écrivain à Daniel) donne d'intéressants détails sur sa situation. Débiteur du Trésor Royal, sous caution de Tutein, il prévoit la liquidation de son affaire. L'inactivité lui pèse : depuis deux ans, les circonstances lui ont tout juste permis de travailler pendant sept mois :

... Tu me demandes combien je dois et comment on pourrait arranger le payement. Je ne dois pour ainsi dire encore rien que je ne puisse payer, notre sort dépendant de la vente de la fabrique et de ce que l'on veut faire de nous; n'ayant point encore reçu de réponse sur notre dernier mémoire, on nous presse de très près pour la paye des rentes échues. Et si, comme il paraît, on fait usage des papiers, sans aucun égard aux pertes que nous avons eues tout innocemment, la fabrique et tout sera saisi et vendu, sous les circonstances actuelles et par une vente forcée, nous ne pouvons espérer de la voir payer raisonnablement, l'un ou l'autre l'aura pour une bagatelle la gardant jusqu'à la paix, il gagnera ce que nous allons perdre.... Ce qui ajoutera encore au bas prix de la vente est l'Ordonnance royale qui dit que les faubourgs doivent être abattus et rasés dans trois ans. Qui voudra donc acheter un établissement pour un temps si court ? On n'est pas sûr encore que ce projet s'exécute, sans quoi il serait de notre intérêt de garder le tout avec la perte des rentes jusqu'à ce tems là, pour jouir du dédommagement qui serait assurément plus que ce que nous pouvons en faire maintenant. Mais ce serait aussi, au cas contraire, se mettre de 5 à 6 mille écus de plus en dettes, ce que nous ne pouvons soutenir, ne pouvant pas travailler, faute d'ouvrage suffisant, sur lequel il y aurait d'ailleurs perte....

Dans cette situation embarrassée, loin des siens, peut-il compter sur Tutein ?

C'est, dit-il, un excellent homme en société, mais très intéressé en matière d'argent. D'ailleurs, presque tout le monde ayant perdu dans ce tems-ci, on est aussi plus strict. Il fait cependant tout pour tâcher de nous procurer quelque relâche... mais on n'a guère envie de nous faire grâce d'un liard.

Bref, le procureur a reçu ordre de faire saisir la cause et Mathieu Koechlin est impatient de voir l'affaire entre les mains d'une commission pour pouvoir envisager son retour à Mulhouse : « Une fois en route pour chez vous, je tâcherais d'oublier le passé et de ne penser qu'à profiter de ce premier apprentissage à l'avenir. Après la paix, il y aura beaucoup à faire ici, mais où est celle-ci ? »

La suite de la lettre traite de questions techniques ayant trait à l'impression au rouleau, ce qui nous confirme que la fabrique installée en 1806 par Mathieu Koechlin dans les faubourgs de Copenhague était bien une manufacture d'impression.

Dans un coin de la lettre, quelques mots griffonnés à la dernière minute trahissent des préoccupations qui n'ont rien perdu de leur actualité :

Je ne puis pas toujours te dire tout ce que je voudrais, les lettres étant lues avant de partir. Celles que je reçois de vous sont aussi lues, ne dis donc rien dans les tiennes de cet apostrophe que j'ajoute après que celle-ci a été lue. Ceux qui lisent les miennes me connaissent et connaissent ceux auxquels j'ai à faire.

De retour au pays natal, Mathieu Koechlin épousa, en 1812, Rosine Thurneisen, de Bâle. Il s'établit à Masevaux où il dirigea l'établissement que Nicolas Koechlin et frères avaient installé dans les bâtiments de l'ancienne abbaye. Il y mourra en 1834.

Ferdinand Koechlin, quatorzième enfant et neuvième fils de Jean, né en 1786, quitta également de bonne heure la maison familiale pour faire à l'étranger un apprentissage purement commercial. En automne 1805, il se trouve à Berlin, commis chez un joaillier, fournisseur de la Cour de Prusse. Il ne se sent guère à son aise dans la capitale prussienne.

Pense que vos lettres, écrit-il à Daniel, sont les seuls plaisirs que j'ai ici, car Berlin n'est pas une ville où on en eut d'autres quand on est étranger et qu'on pense comme moi. Surtout ne m'écris point de politique, sans cela ta lettre serait interceptée.

Cette remarque, ainsi que la recommandation suivante écrite un peu naïvement au dos de la lettre : « Regardes si les cachets de cette lettre sont entiers et si elle n'a pas été ouverte », sont aussi significatives que les réflexions de Mathieu Koechlin, écrivant de Copenhague trois ans plus tard.

Une capitale où l'on s'ennuie apporte cependant des distractions et les occupations du jeune homme ne sont pas dépourvues d'intérêt :

Nous avons ici un bon théâtre. J'y vais quelques fois, mais quoique tout soit représenté presque au naturel et que les décorations soient superbes, j'aimerais mieux celui de Mulhouse puisque là, j'aurais de la société et qu'ici je ne connais personne. On a représenté hier Guillaume Tell qui a été très bien exécuté et m'a bien plu. J'ai vu ces jours passés l'Empereur de Russie, le Roi et la Reine de

Prusse et le frère de l'Empereur d'Autriche à la même table. Cela ne se rencontre pas [souvent]. L'Empereur de Russie est reparti ces jours passés pour aller à l'armée, et l'archiduc Antoine, frère de l'Empereur d'Autriche est parti hier aussi. Je vois souvent le Roi et la Reine de Prusse qui sont toujours ici, et comme ma maison fait beaucoup d'affaires avec la cour, j'y viens souvent. J'ai encore été ce matin chez la Reine où j'ai vu toutes les Princesses du Sang. La Reine est une bien belle femme. Le Roi va souvent promener tout seul dans les rues est si on ne le connaît pas personnellement, on le prendrait pour un simple officier, il ne fait pas de luxe du tout. Les affaires de ma maison, quoiqu'elles ne soient pas très grandes, sont pourtant très conséquentes, j'ai été l'autre jour chez la Reine avec peut-être 500 000 fr.[?] de marchandises qui étoient dans une toute petite caisse. Il y avoit un seul collier qui coutoit 150 000 fr. Nous avons l'autre jour plus de 25 tabatières chez le ministre de Russie pour être présentées à l'Empereur dont la moindre coûtait 12 000. Tu peux penser en proportion combien ma maison doit être riche, c'est une des premières maisons d'ici.

Nous ignorons la durée du séjour de Ferdinand Koechlin à Berlin. Son biographe¹⁹ nous apprend qu'il passa ensuite en Angleterre, où il perfectionna son apprentissage commercial. Son patron, l'armateur Hyde, de Weymouth, le chargea, comme subrécargue intéressé, d'entreprendre en 1809 un voyage aux Canaries, aux Açores et au Sénégal. Revenu à Mulhouse en 1810, il fut l'associé de Nicolas Koechlin et frères, puis des Frères Koechlin jusqu'en 1837, s'occupant plus spécialement de la partie commerciale à laquelle sa préparation le destinait.

A l'annonce des premiers revers de Napoléon, il abandonne les affaires pour s'engager dans l'armée. Il sert d'aide de camp à Lefèvre, duc de Dantzig, qui le décore de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Montmirail. Chargé de différentes missions auprès de la famille impériale, il ne revint à Mulhouse qu'après la deuxième Restauration. Souhaitons qu'une bonne fortune nous permette de trouver des documents susceptibles de satisfaire notre légitime curiosité sur la vie mouvementée de Ferdinand Koechlin sous le Premier Empire. Il se retira des affaires en 1837, consacra ses loisirs à des questions d'intérêt général au premier rang desquelles il y a lieu de citer le trafic du canal du Rhône au Rhin et l'approvisionnement de Mulhouse et de son industrie en charbon par cette nouvelle voie.

*

* *

Si l'industrie de Mulhouse a eu ses enfants choyés, il en est d'autres dont on parle moins : ce sont ceux de ses fils qui ont fait carrière au dehors, parfois brillamment, et qui ont créé ou revigoré l'industrie des toiles peintes à l'étranger. On peut déplorer, certes, que leurs capacités n'aient pas été utilisées dans le pays même et qu'ils aient, au contraire, contribué à créer ou à entretenir une concurrence, parfois redoutable, pour l'industrie de leur cité.

Le désintéressement des chimistes a pu avoir, du point de vue des intérêts commerciaux, des conséquences malheureuses pour certains. Mais c'est par ces ambassadeurs des « indiennes » que Mulhouse a étendu sa réputation de ville industrielle. Parmi eux, une place particulière revient à l'un des fils de Jean Koechlin, Charles (1789-1831), dont il a déjà été question et qui n'est pas revenu, comme ses frères, prendre sa place dans les entreprises familiales.

¹⁹ *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, t. XXVI, p. 132 (Notice nécrologique sur Ferdinand Koechlin par M. Emile Dollfus).

Après avoir travaillé pendant quelque temps avec son frère Pierre dans l'établissement de Loerrach en pays badois, que Nicolas Koechlin et frères avaient acheté en 1809, Charles Koechlin fut engagé, vers 1814, comme coloriste dans la manufacture de Cosmanos, en Bohême. Il s'y trouvait en compagnie d'un autre Mulhousien, Jérémie Singer²⁰, qui avait également séjourné à Loerrach. Selon l'historiographe de Cosmanos²¹, Koechlin et Singer étaient considérés comme des compétences de premier plan en matière d'impression, aussi leur entrée dans la maison était-elle regardée comme des plus heureuses pour sa prospérité future.

C'est au XVIII^e siècle que l'industrie cotonnière avait fait son apparition dans les États autrichiens.

Johann Josef Leitenberger (1730-1802), fils d'un teinturier, s'était initié à l'impression sur tissus à Augsbourg chez le célèbre de Schulé. Après une activité industrielle aux fortunes diverses, Leitenberger racheta, en 1793, les bâtiments de la fabrique que le comte Bolza avait créée en 1763 dans sa seigneurie de Cosmanos, à quelque distance de Jung-Bunzlau au Nord-Est de la Bohême. Les efforts de Leitenberger et de ses fils se portèrent aussitôt sur l'installation d'une filature et d'un tissage selon les procédés mécaniques nouveaux dont l'Angleterre gardait jalousement le secret. Quelques années après, le « Système continental » devait donner à l'industrie des États autrichiens un essor considérable, quoique éphémère; et la chute de Napoléon aboutit, ici comme ailleurs, à la fermeture d'un grand nombre d'entreprises créées pendant le Blocus. A Cosmanos, Leitenberger abandonna la filature et le tissage pour s'adonner exclusivement à l'impression qui y avait déjà connu une grande vogue dès 1812, par suite de l'introduction des genres « rouges turcs » et « lapis », importés directement de Mulhouse par l'agent d'une importante manufacture de cette ville.

La présence à Cosmanos en 1814 de Charles Koechlin et de Jérémie Singer n'était donc pas le fait d'un simple hasard, mais bien le résultat d'une politique déterminée de Leitenberger. Il est permis de supposer que l'agent dont il est question ci-dessus était Charles Koechlin lui-même, car c'est aux travaux de son frère Daniel que Mulhouse devait la mise au point des rouges turcs et de lapis, importés d'Angleterre vers 1808-1809.

Loin de reprocher à son frère de trahir les secrets de fabrication, Daniel Koechlin devait y voir une application de son grand principe : « Le progrès est plus assuré lorsqu'on y fait concourir plusieurs mains, que si l'on concentre le travail dans une seule »²². Il disait également que les arts (traduisons : l'industrie) pouvant avancer indéfiniment, « il importait de répandre au plus tôt les méthodes les plus récentes, pour les substituer aux anciennes et en provoquer de nouvelles ».

En 1815 aux foires de Leipzig et de Francfort, les produits de Cosmanos furent vendus en quelques heures : c'était la première fois qu'une fabrique d'impression de Bohême affrontait des foires internationales. Même succès les années suivantes : le 27 juillet 1818, Franz

²⁰ Dessinateur, fils de Jean-Henry Singer, de Mulhouse, coloriste, et associé, en 1797, de Braun, Lacour et Thierry, fabricants d'indiennes à Villefranche-en-Beaujolais.

²¹ Cf. Hermann HALLWICH, *Firma Franz Leitenberger (1793-1893)*, Prague 1893.

²² Notice biographique sur Daniel Koechlin par Achille Penot. *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, t. XLI (1871), p. 237 et suiv.

Leitenberger reçut de l'Empereur d'Autriche la Grande médaille d'honneur en or; son gendre et associé, Ignace d'Orlando et ses collaborateurs Singer et Koechlin, pour leurs talents et leur habileté, la médaille d'honneur « moyenne » en or !

Par suite de la témérité d'Orlando, qui dirigeait l'entreprise, Koechlin et Singer quittèrent Cosmanos et s'établirent à leur compte à Jung-Bunzlau en 1819. Cette nouvelle affaire connut une prospérité rapide grâce à l'ardeur, au savoir-faire des deux associés. Sa réputation égala celle de Cosmanos, mais son essor fut arrêté par la mort prématurée de Charles Koechlin en 1831. Il laissait une jolie fortune, mais sept enfants dont l'aîné n'avait pas douze ans. Singer continua seul la gestion de l'établissement jusqu'à la majorité des enfants Koechlin.

En 1835, Michel Spoerlin²³, également de Mulhouse, installé comme fabricant de papiers peints à Vienne, communiquait à la Société Industrielle de Mulhouse²⁴ une notice sur la première exposition des produits de l'industrie de l'Empire d'Autriche organisée à Vienne. On y lit que l'établissement de Jung-Bunzlau, soutenant constamment sa haute réputation, avait été distingué par une médaille d'argent pour la perfection d'exécution de ses produits et le brillant de ses coloris.

Gardons-nous de tirer des conclusions trop hâtives ou trop générales de ces données fragmentaires qui permettent tout juste d'esquisser la vie d'une famille des débuts de l'ère industrielle, bien avant le triomphe du machinisme. L'esquisse pourrait être complétée, n'en doutons pas, par d'autres pièces d'archives familiales que notre exemple aurait au moins l'avantage de tirer de l'oubli.

Nous avons entrevu la vie austère et laborieuse d'une génération d'hommes voués tout entiers à l'industrie. La notoriété que certains d'entre eux ont acquise par la suite ne doit pas nous faire oublier les années de lutte qui ont marqué leurs débuts. De formation essentiellement pratique, ces hommes ont été, dès leur plus jeune âge, élevés au contact des réalités. Ils ont trouvé dans leur milieu familial une véritable esprit d'équipe, ils ont achevé au cours de leurs voyages une formation technique ou commerciale qui leur a permis de poursuivre avec succès l'effort industriel entrepris par les générations précédentes, ils ont consacré définitivement le prestige de cité manufacturière de leur ville natale.

ANDRÉ BRANDT

Source : ANNALES. Économies, Sociétés, Civilisations. 6^e année, N° 3, juillet-septembre 1951, pp. 319-330.

²³ Michel Spoerlin (1784-1857), né à Mulhouse, établi à Vienne, anobli par l'Empereur d'Autriche pour les grands services rendus à l'industrie de ce pays.

²⁴ Cf. Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse, t. IX, 1836, p. 477 et suiv. (Notice sur la première exposition des produits de l'industrie nationale organisée à Vienne en 1835.)